

Cinéma d'ici, de l'étranger, de la mémoire

Réal La Rochelle

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Rochelle, R. (1998). Cinéma d'ici, de l'étranger, de la mémoire. *24 images*, (91), 4-5.

CINÉMA D'ICI, DE L'ÉTRANGER, DE LA MÉMOIRE

PAR RÉAL LA ROCHELLE

Au moment du lancement de la collection Cinéma d'ici de classiques québécois, avec à sa tête *Kamouraska*, il est tentant d'interroger et de moduler, à la manière du scénario d'Anne Hébert et de Claude Jutra, la notion ambiguë de cet «ici». Comme le fait la romancière, d'une manière poétique, réflexive et ouverte, ce simple petit mot peut se décliner avec les vocables de *pays*, d'*étranger*, de *mémoire*. Le tout sur le même plan, dans la même zone espace-temps.

Ce n'est pas le moindre mérite de ce *Kamouraska* que de nous rappeler, avec dureté et lucidité, que le Québec est «un maudit pays que j'aimerais n'avoir jamais connu» (la sorcière Aurélie), qu'il est aussi un lieu pour étrangers ou pour l'étrangeté (le Dr Nelson est un étranger, certes — Américain, loyaliste et protestant —, mais l'héroïne Élisabeth, qui elle possède bien un pays, se considère pourtant étrangère), qu'il est enfin une terre de mémoire. Mémoire de l'Europe et de la France, celle aussi des États-Unis, celle des gens et des époques égrenés tout au long du chemin du Roy.

Ailleurs, autrefois

Le «cinéma d'ici», si on veut en rêver un instant, est en fait celui qui se vit et se trouve à tous ces confluits. Nous le rappelons en tout cas un arrivage fascinant de films en vidéocassettes, où se conjuguent l'étrangeté et la mémoire. Le cinéma français, qui fait paradoxalement partie de notre «ici» par ses filiations culturelles et linguistiques, en donne deux bons exemples. *Les parapluies*

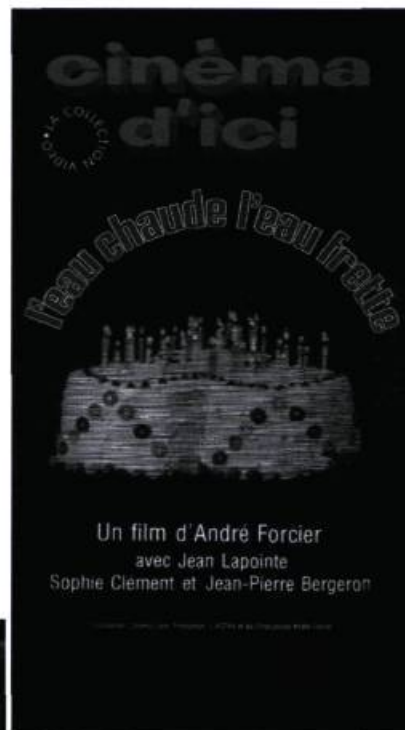
de Cherbourg, film «enchanté» et mémorable des lointaines années 60, est disponible dans sa version restaurée (couleurs vives postmodernes, son stéréo d'origine, écran large). Plus près de nous, mais néanmoins décalé, le très beau *Mauvaise fille* du bédéiste Régis Franc, qui apparut au début de la décennie 90, et qu'on peut maintenant réexaminer en tenant compte de la distance (géographique et temporelle). Bel exemple de ce cinéma français de la relève et de la créativité, si bien entretenu par une politique culturelle qui a l'esprit de suite, ce premier long métrage se déroule dans une région où circulent aussi l'étrangeté, la Camargue et ses marais salants, son fantôme médiéval d'Aigues-Mortes, les corridas espagnoles, la musique gitane et, au loin, cette sorte de New York rêvée qu'est une Marseille cosmopolite, désir et point de chute de toute passion et de toute vie.

Comment ne pas évoquer aussi l'œuvre de Kobakhidzé, fantomatique intégrale géorgienne de celui qui fut, depuis la fin des années 60, étranger et interdit dans cette URSS maudite? Œuvre d'une vie tronquée de cinéaste, cinq courts métrages qui réactivent, dans cet autre immense pays du froid, les figures «rouges» et brûlantes de Chaplin et de Keaton, et que le régime soviétique asphyxia en les condamnant pour cause de «formalisme». Mais, comme le soutient Anne Hébert, la passion la plus démente génère elle-même sa propre justice. Le cinéma aussi, qui finit toujours par imposer la sienne, en même temps que son devoir de mémoire.



Ici, autrefois, maintenant

Que vaudrait en effet un cinéma national, ou régional, s'il n'était habité des racines étrangères qui l'alimentent, des sédiments archéologiques qui soudent son présent? Revenons un moment à la collection «d'ici», lancée par *Kamouraska* et *L'eau chaude l'eau froide*. C'est le début d'une longue suite, qui va s'étirer jusqu'à la fin de l'année à raison de deux titres par mois. D'autres Forcier en font



Que vaudrait en effet un cinéma national, ou régional, s'il n'était habité des racines étrangères qui l'alimentent, des sédiments archéologiques qui soudent son présent?

partie (*Bar salon, Au clair de la lune*), mais aussi des Arcand plus anciens (*Gina, Réjeanne Pado-vani*), des Carle, Lefebvre, Harel, Tana, Brault, Noël et Pool.

Avec *Kamouraska*, nous possédons enfin le vrai montage effectué par Claude Jutra en 1983 pour la télévision, et qui reproduit son découpage original de 1973.

100 FILMS À VOIR EN VIDÉO

par André Roy, Éd. Logiques,
collection «Guides pratiques», 1997, 352 pages.

La vidéocassette d'aujourd'hui, qui respecte l'écran large, est le transfert électronique de la version pellicule restaurée par la Cinéma-thèque à l'occasion du Centenaire de 1995. On y trouve enfin le long souffle lyrique et épique de l'œuvre (que ne rendait pas le montage de 124 minutes pour la sortie commerciale initiale de 1973), cette manière si subtile de Jutra de jouer les raccords sons/images en les liant par effets décalés, mais surtout la logique structurale d'un ensemble où le présent et la mémoire sont sur un pied d'égalité dans la chair et le sang de l'héroïne Élisabeth. À tel point que la notion même de flashback se dissout dans l'instant fragile et suffocant où la passion («unique et terrible amour») se vit et se meurt dans le même temps, dans le même souffle: «Tu es belle, un jour je te tuerai».

L'eau chaude l'eau froide est un admirable Forcier de la première manière. Depuis le Québec, Montréal, un quartier déglingué, ce film riche et suintant semble

tracer les croquis essentiels de ce que, par exemple, développera un Scola dans *Affreux, sales et méchants*. Grottesque et poésie, saleté et rêve de s'en laver, toute la trajectoire des «monstres» de ce film est admirablement structurée pour être aspirée par le sommet interminable de la «fête à Polo», sorte de grande bacchanale mythique de passions frustrées et de morts. Une des grandes qualités de ce film, épaulé par la belle musique d'André Duchesne, est de décrite avec densité l'inachèvement des personnages et des situations. Le seul élément à déplorer dans cette édition est que la vidéocassette ne reproduit pas l'écran large original. Pour une série de grands classiques, producteurs et distributeurs devraient faire le maximum d'efforts pour donner la meilleure version définitive des films. Pourquoi égratigner encore une mémoire si fragile? ■

Collaboration à la documentation:
Stéphan Larouche.

RÉFÉRENCES ET AUTRES TITRES À SIGNALER

- *Kamouraska* (France-Québec, 1973/1983/1995). Couleur, 210 min., écran large. France Film 1998, collection «Cinéma d'ici».
- *L'eau chaude l'eau froide* (Québec, 1976). Couleur, 92 min., plein écran. Cinéma Libre 1998, collection «Cinéma d'ici».
- *Les parapluies de Cberbourg* (France, 1964). Couleur, 68 min., écran large. Malofilm Vidéo, 1997.
- *Mauvaise fille* (France, 1990). Couleur, 85 min., plein écran. Prima Film, 1998.
- L'œuvre de Kobakhidzé (URSS, 1961 à 1969): *Jeune amour*, 1961, 7 min.; *Carrousel*, 1962, 11 min.; *La noce*, 1964, 21 min.; *Le parapluie*, 1966, 18 min.; *Les musiciens*, 1969, 12 min. Noir et blanc, plein écran régulier. K.Films Amérique, 1998.
- Des titres intéressants comme *La seconda volta* (Mimmo Calopresti), *Actrices* (Ventura Pons), *Les voleurs* (André Téchiné) et *Western* (Manuel Poirier) sont malheureusement tous transférés plein écran. Pour ce qui est de la copie restaurée du Vittorio De Sica de 1971, *The Garden of the Finzi-Contini*, il y a lieu de préférer l'édition vidéodisque de Sony-Columbia/Tristar, 1997, pour son respect de l'écran large. Enfin, si on pense à de grosses machines hollywoodiennes intelligentes, par exemple *Contact* (Robert Zemeckis), mieux vaut attendre la prochaine édition en DVD qui restitue l'écran large original. Quant à l'hilarant et fin *Men in Black* (Barry Sonnenfeld), l'édition vidéocassette de la version originale respecte l'écran large, mais pas la version française. Faites vos jeux!

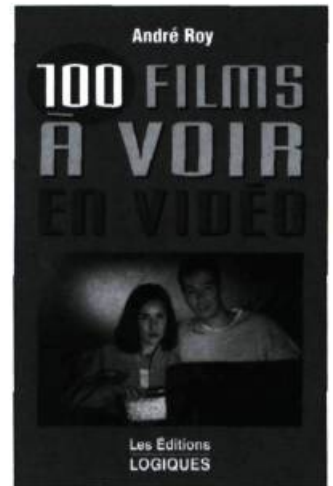
Que ce soit avec le regard du poète ou celui du critique de cinéma, André Roy, depuis 25 ans, scrute dans la vie, dans les mots et les images, les profondeurs de la nature humaine. Poète et critique: deux pratiques parallèles qui se rejoignent et se confondent lorsque arrive le moment de faire passer par la voie du langage, pour la faire renaître, une image, une impression, une émotion.

C'est ce que rappelle ce recueil de très beaux textes dont le but est de dégager de la pléthore de productions de tout acabit, qui encomrent les tablettes de nos vidéoclubs, une sorte de vidéothèque idéale en 100 œuvres, allant de *Nanouk et Nosferatu le vampire* (1922) à *Fargo* (1996). Loin de cette approche soi-disant neutre qu'offrent généralement les ouvrages de compilation didactique, on ressent à la lecture de ces textes que l'auteur a voulu avant tout communiquer l'amour qu'il voue, moins au cinéma, ce qui apparaît toujours un peu convenu et, jusqu'à un certain point, absurde — aime-t-on LA littérature ou des textes, des auteurs? —, qu'à des films qui ont été marquants dans son parcours de cinéophile.

Si André Roy demeure fidèle à un style très personnel, il lui donne toutefois ici un caractère plus direct, qui lui permet de condenser en deux ou trois pages une foule d'informations en même temps qu'une vision féconde des réalisations qu'il a choisi de défendre. On reconnaît le travail du critique qui, toujours, a vu cette pratique comme un lieu de rencontre des idées, mais peut-être surtout comme un pont jeté entre le spectateur et l'œuvre. Et c'est bien là une des qualités que nous apprécions chez celui qui est aussi un fidèle collègue depuis bientôt dix ans.

Riche d'enseignement autant sur l'histoire, l'esthétique, que sur les techniques du cinéma, *100 films à voir en vidéo* cherche à mettre en lumière les caractéristiques stylistiques propres aux cinéastes. (Ce guide est aussi accompagné d'un glossaire d'une soixantaine de mots.) Accessible, donc, ce guide s'adresse autant au néophyte, qui peut y trouver maintes clés pour aborder des œuvres dont certaines apparaissent d'emblée comme audacieuses ou même hermétiques, qu'au cinéophile averti qui puisera, dans cette vision synthétique des œuvres, une stimulante matière à réflexion — et assurément le désir de revoir les films...

Domage seulement qu'une première de couverture, plutôt dans le style «almanach du peuple», vienne tromper le lecteur sur la nature de ce qu'on peut y trouver. ■



MARIE-CLAUDE LOISELLE